

Le village Contes et nouvelles du Terroir

Jean-Aubert Loranger

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1 Les hommes forts

Il n'y a pas à dire, mais le moment venu, quand l'étranger, poussé à bout, troussa ses manches de chemise et qu'on aperçut la redoutable musculature de ses bras, plusieurs de ceux qui étaient là regrettèrent d'avoir trop parlé.

— Viens-y voir, toué, c'que c'est qu'une chenille à poils !

Et bondissant au milieu de la forge, poings serrés et prêt à frapper, le petit homme vint se camper sous le nez du forgeron, insolent.

Entre autres personnages venus pour gosser, il y avait là, Lusignan, sans pareil pour arracher des piquets fichés 4 pieds en terre ; Arseneau, le nouveau marié ; Potvin, pour qui c'est un jeu d'enfant de lever cinq fusils crosses en l'air, ses cinq doigts dans la gueule des canons ; Ménard, dit « la mâchoire », qui ne manquait jamais de couper une oreille à son adversaire d'un seul coup de dents ; et Godbout, l'homme de la poste, tous hommes forts et capables par conséquent d'apprécier à sa juste valeur la façon dont leur coq allait se conduire à l'égard de l'agresseur.

Le forgeron, un moment interdit, riva d'abord ses yeux féroces dans ceux du petit homme, puis, se ravisant, il se retourna comme si de rien n'était et continua à frapper sur son enclume.

— Il en a peur ! souffla Ménard, consterné.

— Laisse faire, répondit Godbout, je le connais, tu vas voir !

En effet, de l'air de celui qui n'en est pas à son premier coup d'essai en matière de joueur au plus fin, changeant subitement de tactique, le forgeron posa son marteau et se croisa les bras, supérieur.

— Écoute, lui dit-il, si on s'bat, ça changera rien à l'affaire. C'est pas que j'aie peur de toé, morpion ! mais tu vas commencer d'abord par te mettre au travail. Tu t'vantes de pouvoir ouvrir les quatre meilleurs fers de mon stock, eh ben, prouve-le !

Et, choisissant parmi sa marchandise ce qu'il avait de plus solide, quatre gros fers forgés par lui-même, il mit l'étranger en devoir de s'exécuter.

— C'est ça ! C'est ça ! approuva-ton de toute part, attentif et l'œil rond.

Calmé du coup, mais son instinct d'homme fort ayant pris le dessus, l'étranger, sentant bien cette fois qu'il allait dominer tout ce monde, cracha de profil et serra sa ceinture de trois trous.

— Oui, monsieur ! tout de suite, pis on règlera ensemble la question de la chenille à poils après !

Et c'est avec stupéfaction qu'on le vit, recroquevillé et les coudes hauts, tordre les quatre fers sans plus d'efforts qu'il n'en faut à un homme ordinaire pour casser une latte sur son genou.

Tous les yeux se tournèrent alors vers le coq.

Mais le forgeron ne broncha pas d'une ride, car c'est ici qu'il attendait son homme.

— Y a pas à dire, t'es tough, mon jeune homme, mais t'as l'air d'oublier que le coq du village est devant toué ! Avant d'aller plus

loin, tu vas me payer mes fers comme c'était entendu. Amène cinquante cents ! Un bon homme paye toujours ses dégâts.

L'autre, ne comprenant pas où le coq voulait en venir, tendit la pièce tout de même.

— Mes fers n'étaient peut-être pas ben bons, conclua-t-il sentencieusement, en glissant la monnaie dans sa poche, mais ton cinquante cents m'a l'air pas ben bon non plus. Tiens, reprends-le, moué, j'en veux plus.

Et tous les hommes forts délirèrent de plaisir et d'orgueil, quand ils aperçurent le cinquante cents que d'une seule main, leur coq venait de tordre au fond de sa poche comme une vieille tôle.

— Eh maudit ! y est toujours là, hein le coq.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, chenille à poils ! oui, chenille à poils ! chenille à poils !

— Donnes-y donc, voir, ta claque sur la gueule, à c't'heure !

— Tu te ressembles pus !

— Fesse donc ! fesse donc !

Et quand le petit homme fut parti, le forgeron, resté maître de la situation, expliqua :

— J'aurais ben pu le fesser, la première fois, mais j'avais peur de le défoncer !

Et le soir même, seul dans sa forge, le coq prit ses pinces et tordit une nouvelle pièce de cinquante cents, comme il avait fait la veille en prévision de la visite du petit homme.

— On sait jamais, se dit-il, il pourrait ben revenir !

q

Chapitre 2 Le râteau magique

Le père Lauzon réparait un harnais ce matin-là, accroupi dans l'entrée de sa grange, quand il arriva qu'il fit tout à coup un petit soleil allègre.
— Ce serait-il que le temps deviendrait bon pour le chevreuil ? se demanda le père Lauzon en levant un œil interrogateur vers le ciel.

Peu après, le vent s'éleva, bousculant les arbres sur le bord de la route, et toutes les girouettes du village se décidèrent avec ensemble pour l'ouest.

Le père Lauzon, exprimant alors par un profond soupir le regret de n'être pas au bois où ce qu'il y a toujours gros de gibier, le matin, quand personne pense d'y aller, constata, bien convaincu cette fois :

— Eh oui, c'est ben ça. Un vrai beau temps à chevreuil.

Et ayant réveillé le chasseur qui sommeillait en lui comme un chien dans une niche, le père Lauzon, que son harnais ne pouvait absorber davantage, se prit à écouter, au fond de son être, japper ses vieux souvenirs de randonnées.

L'automne dernier, il avait abattu deux beaux chevreuils d'une seule balle. On n'avait pas voulu le croire au village, même qu'on lui faisait l'affront, depuis, de l'appeler Lauzon-la balle. Le père

Lauzon avait un passé riche en coups de fusil merveilleux et tous ces gens étaient des jaloux.

— C'est pareil, se dit-il, comme si je les avais eusse embrochés.

Et s'excitant de plus en plus :

— Six chevreuils alignés dans un même rang et le père Lauzon tuera six chevreuils d'un même coup. On ne l'appelle pas quand même la balle pour rien, le père Lauzon.

Mais entre toutes ces émotions, l'homme préférait celle que provoquait la course au gibier blessé, couteau en main.

— Quand on les saigne, ça se plaint comme un petit enfant. On dirait, ma foi, que ça vous supplie.

Puis, au comble de l'enthousiasme, comme pour bien signifier qu'un bon chasseur doit rester inébranlable devant la supplication, le père Lauzon qui s'apprêtait à couper une lanière, planta, d'un grand coup de bras, son couteau jusqu'au manche dans un interstice du plancher de la grange.

— Ah, maudit, si j'en tenais un, grogna-t-il.

C'était un matin où tout pouvait arriver, le père Lauzon qui en était là dans ses pensées, dut lâcher subitement son couteau.

Comme s'il lui eut suffi de désirer ardemment, un chevreuil venait d'apparaître, immobile dans le morceau de paysage qu'offrait la porte de la grange, le naseau tendu à la brise, et seulement à une portée de fusil.

Le père Lauzon eut un arrêt de tout son sang dans ses veines, et son cœur se remit à battre, effroyablement.

— Mon fusil, gémit-il.

Il n'eut qu'à étendre le bras pour se saisir d'un râteau accroché, par les dents, à un clou.

— Maudit, maudit, maudit, pleurait presque l'homme, en épaulant le râteau, si, sans seulement, c'était mon fusil.

Et le père Lauzon, tout en couchant en joue, se prit à penser fortement, plus fortement encore cette fois que s'il eut été en possession de son arme, jouant ainsi avec l'illusion.

— C'est dans la tête que j'y fourrais ça… Non, il est un peu trop tourné : j'pourrais rien que lui toucher la base des cornes…

Le râteau oscilla à gauche.

— Au cœur, sous la patte gauche…, râla le chasseur.

Alors, tendu de tout son être, l'illusion étant cette fois plus forte que lui, le père Lauzon n'en pouvant plus, un doigt crispé sur une dent du râteau, gonfla d'un seul coup ses poumons et lança à pleine gueule un PAN formidable.

C'était un matin où tout pouvait arriver : le chevreuil, tombant sur les genoux, s'écroula sans un soubresaut.

Pour la seconde fois, l'homme éprouva la secousse violente de tout son sang dans ses veines. Il sentit aussi qu'il bondissait et que le plancher de la grange vibrait sous son galop vers la porte. Dehors, l'air entr'ouvrit sa chemise et il eut froid aux aiselles, le couteau devait être dans sa main droite.

Il sentit tout cela ; mais en réalité le père Lauzon n'avait pas bougé après le coup de sang, son cœur n'en finissant plus de ne

pas se remettre à battre.

. . . . . .

Et c'est ainsi que mourut le père Lauzon, cardiaque avancé que le médecin du village avait condamné depuis longtemps.

Son cadavre fut trouvé, affalé dans l'entrée de la grange, un râteau en main, par le voisin Belliveau qui venait d'abattre, quelques minutes auparavant, le plus beau chevreuil qu'on n'avait encore jamais vu s'aventurer si près d'une ferme.

q

Chapitre 3 La norouâ 1

Dans la cuisine, où la famille veillait, le poêle à deux fourneaux ronflait garni de grosses bûches. Dehors, le norouâ qui soufflait, depuis deux jours, s'engouffrant par une des portes mal fermée de la grange ; et Pit Godbout avait assuré, en entrant, que le thermomètre du bureau de poste marquait plus de quarante degrés.

— Quarante degrés ! avait répondu le père Ménard, en approchant d'avantage sa chaise du feu, c'est pas des farces, ça mes enfants.

Tous les soirs d'hiver la famille se réunissait ainsi au chaud dans la cuisine, où il était rare qu'on ne recevait pas quelques veilleux. Les nouvelles qu'ils apportaient étaient écoutées avidement et commentées, ensuite, avec lenteur, pour les faire durer plus longtemps, car il faut bien qu'on ait de quoi s'entretenir pour faire passer toute une soirée.

Codère, le plus assidu, car il venait pour le bon motif, s'asseyant à l'écart avec Éva, ce qui faisait infailliblement dire, à la mère Ménard qui passait pour avoir de l'esprit, que les amoureux n'ont pas besoin de la chaleur du poêle.

Mais ce soir-là, vers neuf heures, après que les enfants furent couchés, contrairement à l'habitude, la conversation, toujours si animée, tomba peu à peu, comme d'échelons en échelons, jusqu'à ce qu'on n'eut plus rien à se dire, tous les yeux fixés à terre. Les silences, de plus en plus prolongés, qu'emplissaient les pétillements du poêle et le vacarme sourd du vent, avaient un léger caractère d'angoisse.

— Quarante degrés, reprit le père Ménard, puis le vent qui ne tombe pas !

— On est pourtant dans la pleine lune, releva quelqu'un.

La grosse lampe à pétrole faisait se tasser les ombres, dans les coins de la pièce ; et l'œil ardent de la porte du fourneau illuminait le dessous de la table, d'une lueur d'incendie.

Le père Ménard rompit encore le silence.

— Mets de l'eau dans le canard, sa mère, il se vide.

La femme, cette fois, remplit la bouilloire jusqu'au faîte.

— Chauffe pas trop, son père, tu sais que la cheminée est sale ! Avec un vent de même…

À la façon dont l'homme prononça : – J'aime mieux mourir par le feu que par le froid. – l'assemblée comprit que le père allait raconter quelque chose : et chacun approcha, plus près de lui, sa chaise.

On bourra de nouveau les pipes et les premières bouffées de fumée créèrent instantanément l'atmosphère nécessaire au récit. C'est ainsi que l'auditoire a coutume de marquer son grand désir d'écouter.

La voix du conteur, alors, monta lente et pleine ; et le père Ménard parla les yeux fixes, en homme qui ne cherche pas, par tous les coins de la pièce, où trouver ses mots.

« Vous n'avez pas connu, vous autres, Kenoche, le quêteux. Vous êtes trop jeunes. Il restait, à quatre arpents d'icitte, où Péloquin a bâti, aujourd'hui, son moulin.

Il faut croire, qu'il ne s'était pas arrangé, avec les autres quêteux de Sainte Julienne, et qu'il n'aimait pas leur compagnie, pour être venu rester avec sa femme et son petit enfant. Toujours est-il que Péloquin lui avait loué, pour presque rien en toute, une vieille maison qu'on a démolie depuis.

Kenoche avait donc commencé par tirer du village tout ce qu'il put, pour ensuite, pousser plus loin, chez les voisins, sa randonnée de quêteux.

Il ne pouvait pas compter sur le village pour le faire vivre bien longtemps. Entre gens d'un même village, on s'entr'aide, mais on ne se fait pas la charité. Et Kenoche, lui, n'était pas autre chose qu'un quêteux et qui ne savait faire que ça. Et puis, vous le savez bien, on aime toujours ça quand un quêteux vient de loin ; c'est plein d'intérêt quand on le fait jaser.

Toujours est-il, il partait de bonne heure, tous les printemps, avec sa femme et son petit enfant, dans une grosse waguine. Ça n'allait pas du train des chars je vous l'assure : son vieux cheval

ne pouvant pas trotter, rapport qu'il avait les pattes de devant trop raides. Je crois même qu'on avait dû le lui vendre bon marché, justement parce que c'était un cheval qui ne trottait pas, par conséquent, rien que bon pour un quêteux comme lui. Mais la belle saison permettait toujours à Kenoche de faire sa tournée au pas et de revenir s'enfermer, pour l'hiver, dans sa maison juste à la première bordée de neige de la Sainte Catherine.

En tout cas, voici ce qui est arrivé. On a tous su l'affaire plus tard : et si le quéteux ne l'avait pas racontée lui-même, on n'aurait, ma foi, jamais pu rien comprendre, tant c'est incroyable.

Un bon jour, du mois de janvier, rapport que la dernière tournée avait dû être mauvaise, Kenoche s'est aperçu qu'il n'avait pas de quoi vivre encore deux semaines. Mon dou, il aurait dû aller trouver monsieur le curé ou monsieur le maire, puis leur expliquer son affaire. Mais, vous savez bien, ce que c'est qu'un quêteux. Quand on dit, orgueilleux comme un quêteux, hein ? Il était donc trop fier. Puis, cet homme, pouvait-il en réalité, prévoir ce qui devait lui arriver. Non, en toute ! Ça, mes enfants, ça ne se pouvait pas.

Ici le père Ménard se tut, pour bourrer sa pipe et tirer une touche. Tout le monde en fit autant, vivement intéressés et les dimensions de la cuisine se perdirent dans ce regain de fumée.

Dehors le vent hurlait toujours.

Après avoir poussé une nouvelle bûche dans le poêle, le père Ménard continua.

« Eh bien, qu'est-ce qui restait à faire, à un fou comme lui, dans ces conditions-là ? Pouvait-il consentir à mourir de faim

comme un chien. Ça non, les enfants, un quêteux ne meurt jamais de faim ! C'est bon pour les braves gens.

Vous le devinez, hein ? C'est bien ça. Vous le voyez d'icitte, là, un bon matin, atteler sa pécouille, fermer la porte de sa maison comme il le faisait au printemps, et partir tout seul, pour aller quêter dans une petite tournée.

Sa femme, puis son enfant ? Sans avertir personne. Il les a laissés seuls. Il n'était pas inquiet, le chrétien : n'allait-il pas revenir, dans une semaine ? Sa femme avait, à la maison, juste de quoi pour l'attendre. Une semaine, c'est pas beaucoup, pour ramasser ce qu'il faut pour vivre en paix, en attendant le printemps. Mais, il comptait bien sur la pitié des autres villages. D'ailleurs, il était bien certain de ne pas avoir de concurrence. Pensez donc, un quêteux qui cogne chez vous, en plein janvier !

C'était plein de bon sens, tout ça, mais là, ousqu'il devenait un criminel de serpent, c'est que sa femme était malade, puis qu'il le savait. Ah, le bondieu d'homme !

Et le voilà donc parti.

Au bout de cinq jours, il s'est mis à tomber une bordée de neige, mes enfants, vous m'entendez, une neige qui était une vraie punition du Bon Dieu.

Je me rappelle encore, qu'au premier matin, chez mon vieux père, qu'on ne put pas arriver, en toute, à ouvrir la porte de la cuisine, puis qu'on a été obligé de passer par une fenêtre de deuxième, pour pouvoir tout déblayer.

Puis, par la dessus, le vent s'est élevé. En tout cas, et en peu de temps, il n'y avait pas une route de praticable. Il fallait battre le

chemin à la grande scrépense, pour se rendre chez le voisin.

Il y a toujours du norouâ qui s'amène, dans une affaire de même. Puis quand je vous dis que le norouâ soufflait comme à soir, je conte une menterie, mes enfants. C'était pire qu'à soir…

Personne savait, au village, que Kenoche était parti, puis on a fini par trouver ça curieux que la cheminée du quêteux ne fumait plus, par un froid pareil. Vous comprenez bien qu'on est allé voir.

Il a fallu défoncer la porte.

Vous ne savez pas ce qu'on a trouvé, hein ? Bien je vais vous le dire, moé.

On a trouvé la maison vide. Sans blague, vidée à net…

La mère Kenoche trop malade pour sortir demander du secours avait brûlé tous ses pauvres meubles ; tout ce qu'il y avait dans la maison… Puis on l'a trouvée morte, gelée dure comme une pierre de cimetière, couchée à terre, de tout son long, avec son enfant, à moitié nu, dans ses bras, gelé, lui aussi, comme elle.

Le pire, dans tout ça, mes enfants, et toutes les femmes du village en braillaient, tellement ça faisait pitié à voir, c'est que l'enfant tenait encore dans sa main un morceau de galette de sarrasin gelé. Tout ce qui restait à manger dans la maison…

Pauvre petit enfant… »

Le père Ménard s'étant tu, se leva pour verser un peu d'eau dans la bouilloire, car elle commençait à chanter. Et après avoir rallumé sa pipe, il garda un silence obstiné.

Dans un coin d'ombre, la pendule cognait doucement.

Au premier abord, l'auditoire sut gré au conteur pour ce temps qu'il accordait à l'apitoiement, mais au bout de quelques minutes, il devint impatient. L'histoire ne pouvait pas finir là.

— Puis le quêteux Kenoche, finit-on par lui demander anxieux, est-ce qu'il est revenu ?

Entre deux bouffées de fumée, le père Ménard répondit, distrait.

Ouais…

Venant du grenier, un craquement sec se fit entendre et tout le monde sursauta.

— C'est un clou qu'a sauté dans son trou, par le froid, expliqua quelqu'un.

Le père Ménard fumait toujours, distraitement.

— Son père, répondez donc, supplia-t-on, qu'est-ce qu'il a fait, le quêteux, après ?

Alors, le père Ménard tendit l'oreille aux hurlements du vent et après avoir secoué sa pipe contre le talon de sa chaussure, il répondit d'un ton contrarié.

— Il s'est pendu.

q

Chapitre 4 L’heure

Dans la cuisine où les deux hommes veillaient, la lampe faisait se tasser les ombres dans les encoignures, et l’œil ardent de la porte du poêle illuminait le dessous de la table d’une lueur d’incendie. La bouilloire bruissait, on aurait dit la rumeur lointaine d’une ruche.

Ce n’était pas le désir d’être ensemble pour causer qui avait réuni ces deux hommes. Si l’on s’assemble pour rire, la douleur, aussi, est un faîte où les malheureux se rencontre…

Mais il avait fallu quand même causer. Ils avaient d’abord parlé, parlé beaucoup, comme on jette du lest, pour s’évader. Puis ils s’étaient tus, chacun pour faire croire à l’autre qu’il voulait allumer sa pipe, mais sachant bien qu’ils n’avaient plus rien à se dire.

Maintenant, seul, les battements de la pendule restaient conscients entre eux. Maintenant, ils attendaient.

Mais l’on sentait qu’il eut fallu de peu pour que ces deux hommes se précipitassent l’un contre l’autre, l’œil brillant, les poings crispés. Car la trop grande peine du cœur n’est pas à l’aise chez les êtres sains ; il faut qu’elle s’extériorise en action brutale. Donner un bon coup de poing c’est quelquefois, casser la gueule à sa propre peine.

Dehors la neige tombait lente et fine comme une poussière de craie.

Dix heures sonna et les deux hommes se surprirent à en compter les coups.

— Dix heures, prononça alors le premier.

— Oui… fit l'autre.

Et le silence reprit sa place.

Une fenêtre poussa un appel de matou : le vent s'élevait.

Les deux hommes attendirent ainsi jusqu'à onze heures passées, puis, quand la demie eut sonné, ils se regardèrent, chacun s'essayant à ne pas trop laisser paraître la grande peine qui était pourtant leur grande peine.

Alors le premier, le plus fort, sans doute, parvenant à trouver des mots, parla.

— Onze heures et demie… dit-il, c'est le temps !…

Il doit commencer à la travailler, là…

Et ce fut tout.

Ces deux hommes aimaient également la même femme ; et ils avaient assisté à son mariage ce matin.

q

Chapitre 5 La partie de dames

Jos Tremblay, champion du comté aux dames, joue sa partie d'entraînement tous les dimanches après les vêpres, dans la boutique du cordonnier. Les spectateurs, groupés à quinze autour du damier, forment au milieu de la pièce un gros paquet d'homme d'où monte, en énormes bouffées blanches, la fumée des pipes.

Blanchette est assis en face du champion. C'est lui qui pousse les rondelles noires, mais c'est toute l'assemblée à la fois que Tremblay rencontre, chacun étant autorisé à émettre des opinions sur la marche à suivre du jeu de Blanchette.

— Si tu mouves pas ta noire, Blanchette, i'va prendre ta dame par derrière.

— Ouais, i'a un jeu verrat, quand i'joue par derrière.

Tout cela grouille d'intérêt et les têtes ne se détournent du jeu que pour lancer à distance, de temps en temps, des crachats dans la direction d'un crachoir morveux posé sur une toile cirée, dans un coin.

Après les longues délibérations de tout le monde, quand Blanchette se décide, enfin, à pousser sa rondelle noire d'un carreau à un autre, du geste précis de celui qui représente à lui seul des opinions unanimes, Tremblay, jusque-là penché sur son damier, alors seulement lève un œil interrogateur, avant de prendre l'attitude superbe de celui en lice contre quinze.

— C'est ben ça que tu voulais, Quesnel ?

— Ouais.

— Pis toué, Riendeau, t'as pus rien à redire ?

— Si c'est pas de ton goût, Grenier, on peut recommencer.

— C'est ça joue, joue.

La fumée des pipes ne monte plus, car les respirations sont arrêtées. Dans le silence le plus parfait, l'horloge cogne précipitamment comme angoissée.

Et Tremblay pousse une dame, et tout le monde comprend, soudain.

— Ah, diable.

— Eh, maudit.

— T'es plein comme un œuf, Blanchette.

— T'as qu'à voir.

— Ouais ben ça parle au serpent.

— Casseau.

— Eh, sirop, qu'i a fourré ça.

Et, dans le calme méditatif pour le prochain coup à venir, où chacun se recueille avant d'opiner, les pipes, de nouveau, lancent en l'air leurs bouffées de fumée blanche, comme autant d'ovations, au champion du comté.

Mais, ici, la lampe dans la fumée des pipes, n'éclaire pas plus qu'un phare dans le brouillard. La partie terminée, chacun s'en retourne, non sans avoir discuté encore un bon quart d'heure sur le pas de la porte.

— I'joue comme mon défunt père. – I'faut pas y laisser faire une dame, parce qu'après, i'mange tout.

— Aux dames, on ne devrait pas manger par derrière.

— Ouais, mais t'as pas connu Tit'noir Simard, toué !

q

Chapitre 6 La place aux brochets

Le père Tit'Charles Allaire pêchait ce matin-là, son bac ancré en plein remous, à cinquante pieds en bas de la digue.
Le père Arpin, lui, moins audacieux, se tenait en équilibre sur une grosse roche, à une enjambée de la grève.

— Tu finiras par te noyer, Tit'Charles, lui avait crié le père Arpin.

Mais, le père Tit'Charles, bien convaincu en dirigeant son bac dans la houle :

— C'est icitte, la place aux brochets.

La rivière s'arrondissait sur la digue comme un verre que les cailloux pulvérisaient plus bas, et le pêcheur sentait rebondir sous son embarcation une pression qui le soulevait par bonds inégaux.

— Quand on sait jeter son ancre, i'a pas de danger, pourvu qu'on se tienne.

Et le père Tit'Charles, cramponné d'une main à son siège et tenant haut son bambou de l'autre, semblait narguer son compagnon : « un pauvre pêcheur rien que bon pour prendre du crapet. »

Pour faire plonger sa ficelle en verticale, il avait dû joindre à sa pesée ordinaire un caillou, tant le courant était fort.

Le paysage dansait autour de lui et le père Tit'Charles secoué dur, pensait fièrement :

— Dire qu'il n'y a que ce peureux d'Arpin pour me voir. Mais quand j'arriverai au village, avec une pleine poche de brochets, il faudra bien qu'il explique à tout le monde que le père Tit'Charles est encore une jeunesse.

Le bambou, tout à coup, plia du faîte.

— En v'là un, pis un beau.

Et l'homme, décontenancé, embarqua une petite anguille.

— Bah, c'est peut-être pour ma chance, s'expliqua-t-il, en amorçant de nouveau.

Au bout d'une demi-heure, le père Tit'Charles avait pris sa huitième anguille.

— Eh verrat, finit-il par s'impatienter, c'est'i rien que pour ces serpents-là que j'attrape un bon mal de cœur ?

En effet, le père Tit'Charles Allaire commençait à sentir qu'on ne se fait pas sauter ainsi impunément.

— C'est ben maudit, mais j'cré que c'est pas l'heure du brochet à matin, s'avoua-t-il, de plus en plus déçu et mal à son aise.

Au fond de l'embarcation, les anguilles grouillaient désespérément. L'une d'elle s'enroula même à la jambe du pêcheur.

— Ah ben, vous autres, hurla le père Tit'Charles, vous n'êtes pas pour vous en mêler.

Et il se mit à frapper du pied de toutes ses forces le fond de son bac, pour écraser la tête des poissons, mais surtout parce que ses coups de pied, passant au trépignement, marquaient sa colère et la pouvaient assouvir.

— Qu'est-ce qui te prend donc ? cria le père Arpin de la grève.

— Va chez l'diable, lança le père Tit'Charles, en continuant de frapper en cadence son genou droit se levant et s'abaissant comme pour faire tourner une meule.

La barque, qui était vieille, n'eut qu'un seul gémissement sourd et deux planches du fond cédèrent d'un même coup. Le père Tit'Charles coula subitement, en lançant un au secours tellement formidable qu'on aurait, certes, pu le prendre pour un juron.

Heureusement, la barque mi-submergée, à laquelle il s'agrippa, lui permit d'attendre les secours du père Arpin.

Tout de même, une fois sur la grève, pendant que ses vêtements séchaient au soleil, sur des cailloux, le père Tit'Charles, ne cédant pas d'un seul pouce au père Arpin, déplora la perte de plus de quinze beaux gros brochets qu'il avait pris et que le courant avait dû emporter au diable, à c't'heure.

q

Chapitre 7 Le jeteux de sorts

Maintenant qu'ils avaient rejoint la route, après d'infructueuses recherches dans le bois pour trouver un nid de grives, Tit'Fred et Déric, déjà très en retard, entreprirent de regagner le village d'une seule traite.

Ils allaient bon train depuis quelques instants, leurs petits souliers de bœufs faisant craquer les mottes de terre sèche, lors-

qu'ils tombèrent tout à coup en arrêt, l'œil fixe.

— Wohaha !... firent-ils.

C'était au pied de la grande montée, là où ce qu'il y a une grosse pierre, l'autre bord du fosset.

Grande fut leur surprise d'apercevoir une espèce de colporteur qui tournait autour de la grosse pierre en la scrutant attentivement sur toutes ses faces. Il portait une petite valise passée en bandouillère, et ses bésicles fumés faisaient comme deux trous noirs à la place de ses yeux.

— Ça serait-i' qu'i' veut la voler ? souffla Déric, interdit.

— Ben, i' peut se fouiller, répondit Tit'Fred, grosse comme qu'elle est pis 'tit comme qu'il est, i' l'emportera ben jamais. Certain !...

Intrigués, ils étaient là, rivés à la route. Mais quand ils virent l'étranger sortir un pinceau de sa valise et peindre de grands caractères sur une des faces de la roche, devenu tout pâle, Déric râla :

— C'est un jeteux de sorts qui écrit une malédiction pour tout le village !...

Et, d'un commun accord, les deux gars se précipitèrent à plat ventre dans les grandes herbes bordant la route.

Suants à grosses gouttes, et n'osant bouger malgré les fourmis qu'ils sentaient leur monter le long de la peau, ils durent attendre, pour se montrer, que le jeteux de sorts fut non seulement parti, sa maléfique besogne terminée, mais complètement disparu, au loin, dans la campagne.

Avec d'infimes précautions, ils s'approchèrent alors, tremblants.

C'était bien des lettres, et sur trois lignes d'inégales grandeurs.

— Ah ! fit Déric, si, sans seulement, j'avais apporté les lunettes de ma grand'mémère, j'pourrais t'le dire moué, de quoi c'qui y a d'écrit là !...

— Wohaha ! releva Tit'Fred, ayant peu à peu retrouvé la quiétude, j'voudrais ben savoir c'que les lunettes de ta grand'mémère pourraient te faire !... Tu sais pas plus lire que moué, casseau !

— Comment qu'tu dis ? Crés-tu que ma grand'mémère peut lire, elle, sans ses lunettes ?... Pas en toute, mon vieux ! pis la preuve, c'est qu'à l'dit elle-même. « Sans mes lunettes, mes enfants, j'pourrais pas arriver à lire. »

Il y avait probablement à redire ; en tout cas, Tit'Fred jugea le moment peu propice pour la discussion. Empoignant sa casquette d'une main et le corps déjà projeté en avant comme un qui attend le signal du départ, il proposa :

— Courons au village avertir tout le monde !...

Et les deux petites paires de souliers de bœufs galopèrent longtemps sur la route.

On commença par ne pas les croire, au village, puis on rit de leurs instances. Mais ils firent tant, et une telle frayeur dans leur physionomie ne pouvant être feinte à ce point, qu'une couple d'heures plus tard on se laissa entraîner une dizaine environ, jusqu'à la grosse pierre.

C'était vrai, et l'on resta bouche bée.

Tous les yeux s'étant alors tourné vers le seul du groupe qui savait lire, celui-ci s'arquebouta comme pour un effort, la tête en avant, les mains posées sur les genoux. Et, après avoir épellé mentalement pour ne pas se tromper, il lut, scandant les mots :

Boum ! Boum !

Tabac bon à chiquer

Encore cinq cents

q

Chapitre 8 L'orage

— Sauve-toué, Arthur ! v'là mon mari !

Quand il pleut les charpentiers ne travaillent pas.

Ce jour-là vers trois heures, comme la pluie venue de l'est promettait de durer, l'homme n'avait pas hésité à rentrer définitivement chez lui.

— J'ai pas le temps de m'sauver ! brailla Arthur, tournant dans la pièce, affolé.

— Ben cache-toué ! décida la femme, vindicatif comme tu le connais, y peut tuer…

Quand le charpentier pénétra chez lui, balançant son grand chapeau de paille à bout de bras pour l'égouter, il trouva sa femme assise près de la fenêtre, un tricot aux mains.

— Quiens, c'est toué, déjà ?

— C't'affaire, tu vois donc pas qu'y mouille ?

Après avoir jeté un coup d'œil interrogateur par la fenêtre, la femme, toujours très calme, proposa :

— En ce cas, va donc quérir du bois dans la shed, celui de la cour s'allumera pas pour ton souper à soir.

— T'es ben pressée pour ton souper, sa mère, y est pas trois heures !

À ce moment, la pluie redoubla sur le toit de tôle et la cuisine s'emplit d'un fracas sonore.

— J'vas me changer, conclua l'homme, j'pourrais attraper du mal. Chus pas venu en carosse, moué, de la grange au père Lauzon.

Si l'homme, en se dirigeant vers la porte de la chambre à coucher, avait tourné la tête du côté de sa femme, il aurait, sûrement, à sa pâleur, tout deviné ; mais le charpentier, entraîné qu'il est à marcher sur des solives, va toujours de l'avant les yeux dans l'axe.

Dans la chambre, il y eut un bruit de bousculade suivi d'un cri de stupeur…

La femme, la face masquée de ses deux mains, s'était levée, prête à tout.

Mais au bout de quelques instants les deux hommes revinrent dans la cuisine, joviaux et se donnant de grosses claques de plaisir dans le dos.

— Là, j't'ai eu, hein ? disait Arthur.

— Pis elle, répondit le mari en désignant du doigt sa femme, à me l'aurait pas dit pour une terre que t'étais caché là pour me faire une peur !

Et comme la pluie continuait à tomber drue, les deux hommes déplorèrent, jusqu'à l'heure du souper, le sort des pauvres habitants qu'avaient pas encore rentré leur foin.

q

Chapitre 9 L'argument décisif

Si Médas Brébœuf, le jour où la chose advint, versa ses cinquante piastres d'amende sans maugréer, ce n'est pourtant pas qu'il eut plaidé coupable ni qu'il se sentit humilié.
À l'encontre d'Arthur Lefebvre qui promit une main sur la gueule à quiconque reparlerait désormais de la bataille de coqs, Médas Brébœuf, lui, sembla n'en vouloir à personne. Pas plus au garde-pêche, qui avait fait sa grande langue auprès de la police de Sorel, qu'à ce damné de Lusignan, le moins regardant des parieurs à toutes les batailles, autant de coqs que de chiens et qui, depuis, faisait le fin en proclamant partout :

— Le coq à Brébœuf, c'est un bon coq ; mais j'cré il va mourir de vieillesse, à c't'heure !

L'homme n'était pourtant pas une pâte molle ; au contraire, il passait pour prime comme pas un. Et tous ceux qui le rencontrèrent, avec son air sombre et préoccupé, pouvaient bien affir-

mer, en effet, que si Brébœuf ne disait rien, c'est qu'il devait ruminer quelque chose par en-dessous.

La vérité, – on l'apprit ce soir-là au bureau de poste, à l'heure du courrier, – c'est que Médas Brébœuf tenait seule la loi responsable et qu'avant de s'en plaindre, il importait pour lui de prouver à tout le monde que cette loi-là, c'était la plus mal faite des lois.

Cette fois, il avait trouvé ; et, se dirigeant en droite ligne sur le garde-pêche, campé, les yeux fixes, en homme certain de ce qu'il va dire :

— Réponds-moué, Ménard ! mâcha-t-il, pourquoi ta loi fait-elle prendre un homme pour une bataille de coq ?

Tout le monde avait tendu l'oreille, anxieux de savoir quel sort serait fait au garde-pêche.

Mais celui-ci, quoique très mal à son aise devant tant d'interrogation, dans tous les yeux, répondit quand même, intrépide :

— Rapport que c'est cruel de faire hacher en morceaux des animaux de même, qui t'ont rien fait en toute !

— Pis l'homme qui tue son coq, lui, pour le manger, est-ce que tu l'arrêtes ? poursuivit Médas, grave et problématique.

— Non, expliqua le garde-pêche, quand on tue un coq pour le manger, on le tue proprement, pis ça le fait moins souffrir.

Brébœuf cracha sa chique de côté, le mot de la fin allant lui appartenir.

— Ah tu crés ça, toué ? Eh ben, v'là ousque ta loi est mal faite ! Quand un homme tue son coq pour le manger, il le fait ben plus souffrir qu'un autre, pis la preuve, blasphème, c'est que le coq en meurt !

Et ayant dit, Médas Brébœuf tourna les talons et fit claquer la porte du bureau de poste, son argument était décisif.

q

Chapitre 10 La revanche

Deux fois par semaine, à heures fixes, venant de chez Déric Castor, des cris déchirants troublaient la quiétude des voisins.
En automne, c'eût pu être pris pour une saignée de cochon : cela ressemblait aussi, à s'y méprendre, au vacarme d'un poulaillé où un jeune chien prendrait ses ébats, aux grincements d'une corde à linge, un jour de blanchissage.

C'était d'abord braillard. Passant à la terreur, ça devenait aigu puis rauque pour finir, chaque fois, en un long miaulement. Une porte claquait alors.

Comme on le voit, il eut fallu être sourd pour ne pas deviner que Déric Castor battait sa femme.

Pourtant, bien que l'évidence fut indéniable, celle-ci, loin d'admettre l'outrageuse violence de son homme et de s'en plaindre, on sait avec quelle sympathie elle aurait été accueillie, persistait à contrecarrer l'opinion, s'indignant qu'on put accuser le plus parfait des maris d'une si infâme lâcheté.

— Mais voyons, répliquait-elle à bout d'arguments, pensez-vous que j'serais assez sans-cœur pour me laisser faire ?

Et ma'me Castor roulait lentement ses manches jusqu'à ses biceps avec un air qui pouvait se traduire par :

— Le gros travail, moué, ça m'connaît !...

Fallait-il, s'obstinait-on, que cette brute de Castor en eut une emprise sur sa femme, pour qu'elle le défendit ainsi en dépit de tout !

— Mais elle est ben obligée de parler de même, expliqua quelqu'un, si elle l'dénonçait, i'la tuerait, comme une mouche, d'une seule tape !...

— Ah, i' en serait ben capable, le verrat d'homme !

Et toujours, l'entretien se terminait par un profond soupir sur le sens duquel, hélas, il ne pouvait y avoir d'erreur.

— Pauve'tite femme...

Il ne faut pas dire cependant, que la commisération fut tout de ce dont on se sentait capable au village. Souvente fois, on avait exprimé le désir que quelqu'un de bien planté et de pas peureux intervint dans ces chamaillis. Mais comment voulez-vous : Déric était de taille à rencontrer tous les boulés du comté.

Lui faire entendre raison ? Pour cela, monsieur le curé lui-même ne l'eut pas tenté.

Non, taciturne et constamment renfrogné, Déric Castor était un de ces hommes desquels on peut dire, comme de certaines

maisons de mauvais aloi, qu'il y a un chien enragé de caché sous le perron.

— I'a d'la broche piquante dans c'te homme-là ! était-on habitué de conclure, impuissant.

— Ça finira par mal tourner… Ça finira par mal tourner… affirmaient pourtant quelques rares optimistes.

Or voici, pour la joie de tout le monde, comment la chose advint.

Le tout fut rapporté par Blanchette qui, ce jour-là, sortait justement de chez Castor, où il venait de commanditer des œufs, comme celui-ci tourna le coin, plus renfrogné que jamais.

Donc, conformément au principe qui voulait qu'on évitât de rencontrer Déric sur son propre terrain, afin d'éviter la fatale crise de jalousie, Blanchette s'était précipité dans un buisson tout près de là.

La porte n'était pas sitôt refermée que les cris commencèrent à l'intérieur.

Dans la cour de la ferme, les vaches, absorbées à tondre le gazon, levèrent alors la tête du côté de la maison, le museau tendu comme pour beugler, et, comprenant sans doute qu'elles n'y pouvaient rien, reprirent leur besogne, d'un œil toujours si mélancoliquement le même.

Chez les voisins, les femmes, elles aussi, devaient interrompre leur travail pour lancer d'abord un œil de stupeur, peut-on s'habituer à ces choses, puis de colère, puis de tristesse, oh, combien compatissant.

Tout à coup, les cris cessèrent subitement, à croire que Castor venait d'enfoncer son poing dans la gorge de sa victime. La lutte continuait pourtant, à en juger par le bruit.

Une fenêtre vola en éclats, puis, à la surprise indicible de Blanchette, la porte, ouverte, avec fracas, livra passage à Déric Castor lui-même, oui, Déric Castor mal en équilibre et qui prit l'escalier de reculons pour venir, après quelques pivotages, s'abattre sur son derrière dans l'allée du jardin, la tête ébourrifée, les yeux bêtes et les cuisses niaisement écartées.

Ma'me Castor apparaissait dans sa porte, en désordre mais non défaite, les coudes légèrement éloignés du corps, comme si ses poings lui pesaient au bout des bras.

— Déric ! prononça-t-elle, en pleine maîtrise d'elle-même, j'veux pas t'revoir dans la maison, d'icitte à à soir ! Tu m'entends ?... Ah, tu créais que j'étais pas capable d'apprendre à m'battre ?... Ça fait trois ans que ça dure, Déric. J'connais tes coups, à c't'heure !... pis t'as besoin de t'tenir d'aplomb rapport que ça va être glissant !...

Et tournant le dos, les épaules hautes, elle referma la porte avec bruit, comme l'autre jadis.

— Ah, c'est donc ça, s'exclama-t-on au village qu'a' elle s'plaignait point ! Tiens, c't'homme ! mais i' l'endurcissait de jour en jour !...

— C'est ça, conclua Blanchette, a'lle l'étudiait...

q

Chapitre 11 Un service

Leurs patins dissimulés sous leur veston avec un air emprunté à Sainte Nitouche ce n'était point sans raisons que les cinq gamins avaient pris chacun une voie différente cette fois-là pour se rendre à l'Anse-des-Morin. Le pont de glace ne tenait sur la rivière que depuis la veille ; et personne d'eux ignorait l'interdiction formelle.

Est-ce à dire que la menace d'une volée sur les fesses n'avait prévalu en rien sur l'attrait du jeu défendu ? Certes non ; mais avec une bonne organisation, avait-on pensé, on ne devait pas manquer d'obvier à cette dernière.

— J'prends tout sur moué, avait déclaré le Grand-Lafleur, faites comme j'vous dis et personne nous poignera.

Et c'est ainsi que ce jeudi, jour de congé, les cinq gamins s'étaient retrouvés, sur le bord de la glace, sans avoir éveillé le moindre soupçon chez leurs parents.

Il y avait là, tous confiants dans l'esprit d'initiative du Grand-Lafleur, Tit'Phonse, Tit'Thur, Alfred et Tit'Thou.

Or, après deux bonnes heures de patin bien méritées, il arriva, la glace ayant cédée tout à coup, que le Grand-Lafleur eut de l'eau jusqu'aux épaules.

— Viande ! s'exclama-t-on, quand on l'eut tiré de là en faisant la chaîne, c'est ben sûr, à c't'heure, qu'on est tous poignés !...

Comment le rescapé allait-il pouvoir expliquer son aventure sans inculper tous ses camarades ? On ne lui connaissait pas assez de bravoure pour endurer la fessée sans rien dire.

Et Tit'Thou qui se voyait déjà couché sur les genoux de sa mère, culotte basse, résumant l'appréhension commune, se mit à gémir.

— Mon Dieu… Mon Dieu !… C'est de ta faute, à toué, le Grand-Lafleur !…

De toute façon, il ne fallait pas apparaître au village, escortant le Grand-Lafleur. Comme on ne pouvait pas non plus délibérer plus longtemps, le frisson s'emparant du Grand-Lafleur on dut reprendre le chemin du retour, quitte à se séparer au haut de la côte.

On allait se laisser, piteux, quand le Grand-Lafleur qui n'avait encore soufflé mot trouva soudain le moyen de tout arranger.

— Je l'ai ! clama-t-il, projetant sa casquette par terre en signe de conviction. Le service que j'vas vous demander, expliqua-t-il, ça nous sauve tous ensemble. J'ai rien qu'à faire mon ben malade, mon quasiment mort pis, vous autres, vous me rentrez chez nous… Vous m'avez trouvé en train de m'neyer, comme vous alliez à l'Anse-des-Morin pour voir si la glace de c't'année était belle. Pas vrai ?… Vous passez pour des sauveteurs pis, tant qu'à moué, ma mère s'occupera pas d'autre chose, en me voyant, que de me soigner, ben contente encore que j'sois vivant !…

Stimulé du coup, chacun de reconnaître que le Grand-Lafleur n'était pas encore un fou. N'était-ce pas inespéré ?

— I' sera pas dit, ajouta-t-il, que moué, le Grand-Lafleur, j'vous en aurai fait manger une !…

En vue de la maison, il fit alors jurer à ses camarades, en crachant par terre, qu'on ne se dénoncerait jamais, advienne que

pourra et, se laissant empoigné par les quatre membres, il fit la tête molle où se renversèrent deux yeux mourants.

Ma'me Lafleur qui lessivait près de la fenêtre, vit venir le cortège et chavira sa cuvette de stupeur.

— Saints Anges du Bon Dieu ! hurla-t-elle, qu'est-ce qui est encore arrivé ?...

— C'est le Grand-Lafleur qu'à timber à l'eau pis qu'on l'a sauvé en passant par là ! annonça Alfred, de sa voix la plus grave.

Une fois au lit, le Grand-Lafleur dormit presque aussitôt. Ma'me Lafleur revint à la cuisine pour de plus amples détails sur l'affaire.

Alignés comme pour une leçon, les gamins durent expliquer longuement.

Bien que ma'me Lafleur dardât sur eux un œil méfiant, il y a à parier que tout se serait quand même bien passé ; sans ce damné de Tit'Thou qui gâta toute la sauce en échappant un de ses patins qu'il avait enfoui dans sa poche.

Ma'me Lafleur ouvrit alors la bouche de surprise et comprit du coup.

— Ah mes beaux menteurs, va ! C'est vous autres, hein ? qui l'avez entraîné là, pour patiner, malgré notre défense ! Ben, j'vas vous montrer, moué, c'que c'est que d'la glace neuve !

Vigoureusement empoignés par le chignon, les quatre gamins, terrorisés, attrapèrent simultanément la redoutable fessée de laquelle on sort toujours, une main posée à plat sur le fond de culotte, comme si les fesses trop enflées risquaient de choir.

— On d'i en rendra encore, des services, à lui, le Grand-Lafleur ! concluèrent-ils, dehors.

Et les quatre gamins continuèrent leur route, sans même avoir au cœur le soulagement que tout fût fini ; car la nouvelle de leur escapade, doublée d'un mensonge allait sans doute se répandre et arriver aux oreilles des parents.

Dans la rue où ils s'engagèrent, de grands glaçons pendaient aux façades des maisons, les maisons avaient toutes l'air de grosses gueules de croque-mitaine.

q

Farce en un acte

Personnages
Ernest.
Marie, femme d'Ernest.
Raoul, le prétendant aux faveurs de Marie.
L'après-midi. La cuisine d'une ferme. Au fond, la porte d'entrée et une fenêtre. À gauche, la porte de la chambre à coucher. Un buffet, un dressoir, un bahut, la table et des chaises dont une berceuse près de la fenêtre.

Dehors, il pleut.

Représenté au « Théâtre Parisien », sous les auspices de « La Société des Auteurs », le 22 janvier 1923, interprété par Pauline d'Artois, Paul Montreuil et Gabriel Jacques, tous de « La Renaissance. »

12.1 Scène I

Marie, Raoul.

Marie essuie des assiettes empilées sur la table. Raoul impatient, évolue dans la pièce puis s'approche de plus en plus de Marie qui lui tourne le dos.

RAOUL. – Envoye donc, Marie… tu sais ben que j'sus pas un gars qui s'vantrait de ça après !…

MARIE, maussade. – Lâche-moué, Raoul, pour la centième fois, lâche-moué. J'te l'dis, j'sus pas une femme comme ça moué… Ça t'i du bon sens qu'une honnête créature couperait la confiance à son mari dans le moignon, comme ça, pendant qu'il travaille comme un pauvre chien pour la faire vivre !…

Raoul s'approche pour la baiser au cou.

— Envoye donc, Marie…

MARIE,violente. –Écoute, toué ! Tu connais Ernest, hein ?… Il est vindicatif ! j'ai que ça à t'dire !…

Marie a terminé sa vaisselle. Elle pose son linge sur le dos d'une chaise, sort un tricot de ses jupes et va s'asseoir dans la berçeuse, près de la fenêtre. Raoul est penaud sur une autre chaise, au milieu de la scène.

RAOUL, braillard. – V'là c'que c'est que les femmes !… Quand on leur demande ça, ben gentiment, ça leur donne de la force, pis, a' vous envoye chez l'diable comme un seul homme !… Ben Marie j'sus certain moué que ton Ernest a pas été monsieur comme j'l'ai été… C'est peut-être pour ça aussi qu'i t'as eue

aussi ?... T'as pas besoin de te regimber ! i' s'en ai vanté. I'a commencé par se servir des petits morceaux sans conséquences, pis toué, après, tu y as tout donné.

MARIE. – Tais-toué ! C'est effronté, c'que tu dis là !

RAOUL. – C'est pas moué qui es effronté ; parce que sans ça j't'aurais, aujourd'hui... Un effronté ! un effronté ! les femmes aiment ça, un effronté ; puis j'vais l'être !

(Il se lève vers elle.)

MARIE,apeurée. – Raoul !... Tiens-toué tranquille, mon v'limeux !

RAOUL. – Ouais !... (Silence.) Pis moué qu'étais si heureux, dans l'temps que j'créais en toué... j'avais vendu la moitié de mes vaches... j'pouvais te mettre là, sur la table, cinq-cents belles piastres, cash. J'buvais pas, ça tu l'sais ! pis ça prenait un damné coup de marteau sur les doigts pour me faire sacrer !...

MARIE, conciliante. – Pauvre Raoul... Tu vois, on y peut rien en toute... C'est la Providence qu'a pas voulu que j'sois la tienne...

RAOUL. – La Providence ! la Providence ! C'est toujours la Providence, avec vous autres, les femmes !...

(Silence.)

MARIE. – Écoute, mon bon Raoul. Ernest peut arriver d'une minute à l'autre, pis i' aimera pas ça en toute de t'trouver en partner avec moué. Sois raisonnable, va-t-en, c'est mieux !... Tu comprends que si c'était rien que de moué...

(Raoul, pensif. Marie regarde par la fenêtre et sursaute.)

MARIE. – J'te l'avais ben dit : i' tourne le coin de la rue ! Sauve-toué, vite !... vite !...

(Raoul, après s'être précipité à la fenêtre, tourne dans la pièce, affolé.)

RAOUL. – J'peux pas en toute sortir d'icitte, i' va m'voir, pis ça va être pareil !...

MARIE, étranglée. – Cache-toué, i' rentre.

(Elle indique la porte de la chambre.)

MARIE. – Doux Jésus ! me v'là dans de beaux draps, à c't'heure !...

12.2 Scène II

Ernest, Marie.

Ernest, un charpentier, ses outils roulés dans une toile de baptiste en font foi, entre en scène par la porte du fond, de reculons, balançant, à bout de bras son chapeau de paille, pour l'égoutter.

MARIE, assise très calme. – Quiens ! c'est toué ?... déjà ?...

ERNEST. – C't'affaire ! Mais tu vois donc pas qu'i mouille ?

MARIE. – Ben, c'est pourtant vrai...

Ernest, après avoir embrassé Marie. – Le charpentier, sa mère, c'est comme ça. Quand i' mouille i' travaille pas.

(Il pose ses outils et continue à secouer son chapeau.)

MARIE. – C'est à croire que t'as pris c'te métier-là rien que pour ça ?

ERNEST. – Sa mère, ris pas avec ça. C'est plutôt triste, parce qu'on est payé pareil pis, pendant ce temps-là, le travail, lui i' avance pas.

(Il met le pied sur une chaise pour se déchausser.)

— Quand on a vu venir la pluie de l'est, le foreman nous a dit qu'on pouvait tout lâcher, rapport qu'avec l'est, on n'peut jamais dire combien de temps ça va durer… C'est ben sacrant pareil, le père Lauzon qu'a pas encore rentré son foin !…

MARIE, l'interrompant. – Ben, si i' mouille tant que ça, tu devrais ben, mon vieux, aller quérir du bois dans la shed : celui qui est dehors s'allumera pas pour ton souper, à soir.

Ernest, continuant à se déchausser. – T'es ben pressée, sa mère, i'est pas quatre heures… J'irai, j'irai, aie pas peur !

(En chaussette, il se dirige vers la chambre à coucher. Marie porte la main à sa bouche pour étouffer un cri. Puis, avec assurance.)

MARIE. – Où ce que tu vas, donc ?

ERNEST. – J'vas m'changer. T'as pas envie que j'attrape du mal ! J'sus pas venu en carosse, moué, de la grange au père Ménard !…

MARIE. – Va donc quérir du bois avant, son père. Tu vas tout te remouiller encore, tout à l'heure…

ERNEST. – J'peux toujours ben changer de coat !

MARIE, avec un cri. – Ernest, mon Dieu ! viens donc voir ça icitte !

ERNEST, courant à elle. – Quoi ?...

MARIE,souriante, elle lui montre son tricot. – Tu sais pas c'que c'est que ça, hein, son tit'père ?

ERNEST. – Eh ben quoi !

MARIE. – Tu vois pas, grande bête ?

ERNEST. – Sacré Marie, va !... C'est-i' ben vrai, c'te fois icitte ? En as-tu des preuves ? au moins ? des vrais preuves...

MARIE. – V'limeux ! C'est toué, tu sais ben, qui les as les preuves...

ERNEST. – Sacrée Marie !...

(Cette fois, il se dirige vers la chambre à coucher et y pénètre sans que Marie se lève donc, prête à tout. On entend, venant de la chambre à coucher, une bousculade puis un cri de stupeur.)

12.3 Scène III

Marie, Ernest, Raoul.

Raoul et Ernest sortent ensemble de la chambre, joviaux, avec de grands éclats de rire et se donnant des claques de plaisir dans le dos.

RAOUL, se tenant les côtes. – Là, j't'ai eu, hein ? mon gros Ernest !

(Ernest, plié sur lui-même, se redresse et montrant du doigt sa femme.)

– Puis, elle, la bouffrèse, a' me l'aurait pas dit pour une terre que t'étais caché là pour me faire une peur ! Vous me le payerai, vous autres !...

RAOUL. – Pis, le plus drôle. C'est que je t'ai rentré dans la maison au nez, et que tu m'aies pas vu en toute... Mais, tu m'as regardé ! J'pensais que j'étais poigné, moué, pis que tu l'faisais exprès...

ERNEST, se défendant. – Ben, mon vieux, i' mouillait tant !...

(Marie se berce heureuse.)

Rideau

q

1.Dans l'édition originale, le mot norouâ est employé au féminin dans le titre de la nouvelle, puis au masculin dans le texte.

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/loranger_jean-aubert_-_le_village_-contes_et_nouvelles_du_terroir/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.